



Profession de foi “ supporter ”

Patrick Mignon

► To cite this version:

| Patrick Mignon. Profession de foi “ supporter ”. Revue Esprit, 1985, 8-9, pp.1-5. hal-02045592

HAL Id: hal-02045592

<https://insep.hal.science/hal-02045592>

Submitted on 22 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PROFESSION DE FOI « SUPPORTER »

Patrick Mignon

(Article publié dans : *Esprit*, Août-sept. 1985, n°8-9, « Le foot et la fureur », pp. 1-5)

Avec les événements du Heysel, l'Angleterre s'est trouvée une fois de plus au ban de l'Europe. Le choc des images a nourri l'anglophobie la plus établie et fait vaciller la fidélité des amoureux de la particularité anglaise ; la charge des hooligans (après la guerre des Malouines, le mouton néo-zélandais et le fief de la famille Wellington à Waterloo) a prouvé qu'on ne peut cohabiter avec l'Angleterre, que des insulaires ne peuvent être qu'étranges et barbares. Toutefois, le recul et l'attention à ce que certaines émissions sportives ont pu nous apprendre des supporters des diverses équipes italiennes ont permis de calmer le jeu : des Allemands, des Hollandais, des Français... sont prêts à en découdre avec les supporters adverses. Laissons de côté les débats sur la responsabilité de la police belge ou de l'UEFA et constatons simplement que le football est un bon révélateur des passions européennes et un événement qui pose, en direct, des questions de morale de l'image (fallait-il diffuser le match ?..).

Il est vrai qu'en Angleterre, plus exactement en Grande-Bretagne, la passion du football prend des formes inconnues ailleurs. Au plan des affluences d'abord, qui laissent rêveurs tous les dirigeants français : rarement moins de 20 000 personnes pour un match moyen de championnat, et plus de 50 000, 80 000 pour la finale de la Cup, pour des rencontres entre les grands, Liverpool, Manchester ou Everton. L'incendie qui a coûté la vie à 60 personnes dans le stade de Bradford a éclaté pendant un match pour la montée en troisième division : 50 000 spectateurs étaient présents. Ce public permet d'entretenir, en partie, quatre divisions professionnelles soit plus de 80 clubs. Toutefois depuis plus de dix ans, la situation des clubs se dégrade : le nombre de spectateurs a chuté et la santé financière des clubs est assurée par les recettes provenant des matches disputés dans les coupes européennes qui attirent spectateurs et sponsors.

A cette crise du football anglais on attribue deux causes : la modification du style de vie de la classe ouvrière anglaise qui délaisse le football pour d'autres loisirs, et la montée de la violence dans les stades, le hooliganisme, qui éloigne des terrains nombre de spectateurs. Les violences du Heysel, après celles de Rome l'an dernier ou celles de Paris il y a deux ans, ne sont qu'un fait, une des manifestations de la longue crise d'intégration de la classe ouvrière anglaise dans la société¹.

Depuis la défaite, en 1878, des Old Etonians devant Darwen, modeste équipe composée d'ouvriers des manufactures du Lancashire, le football est devenu l'affaire de la classe ouvrière anglaise. La fondation, en 1871, de la Football Association a consacré le divorce des sports et des classes : le rugby aux anciens des public schools, le football aux regroupements de la sociabilité ouvrière², amicales de cheminots, d'ouvriers des arsenaux ou des usines sidérurgiques, cercles des habitués de certains pubs..., en plus des clubs issus des patronages fondés par les diverses églises pour surveiller les loisirs de la classe laborieuse. Le football, au même titre que l'élevage des lévriers ou des pigeons voyageurs, est un des symboles d'une culture ouvrière autonome, magnifiant les vertus du travail et les valeurs du travailleur. Jusqu'à la seconde guerre mondiale, il semble que cette culture ouvrière, fondée sur l'existence d'une multitude de communautés, n'ait connu que peu de bouleversements. Le livre de R. Hoggart, *La culture du pauvre*³, est une illustration de cette époque où sous un même vocable de working class. on pouvait englober toute une population de manœuvres, d'ouvriers qualifiés mais aussi de petits commerçants ou d'employés, vivant dans le même quartier, partageant les mêmes loisirs. Cette condition commune, les transformations de l'économie dans l'après-guerre vont la modifier.

Dans les conditions de l'Angleterre d'avant-guerre, le football, très longtemps organisé sur une

base régionale, a un rôle dans la constitution de ces différentes communautés ouvrières, donnant aux premières générations d'ouvriers le sens de l'appartenance à un groupe particulier. Portés par le soutien populaire, les clubs peuvent devenir professionnels dès la fin du XIXe siècle, fournissant aux jeunes talents locaux l'occasion d'une sortie momentanée du monde de l'usine. Dans ce contexte, si les matches donnent l'occasion de débordements, ces débordements restent dans les limites des rivalités inter-villages, même si les chroniques historiques nous apprennent que les jeux ancêtres du football - laissons de côté le problème de savoir s'il y a continuité entre le fotebal du Moyen Age et le football de l'époque contemporaine -, que ces jeux donc étaient souvent sanglants, de même que certaines rencontres, au début du siècle, entre, par exemple, Fulham et Chelsea ou entre les clubs de Belfast donnaient lieu à des combats dépassant en violence les affrontements actuels.

Les sources des phénomènes de hooliganisme dans le football anglais sont à mettre en rapport avec des faits qui touchent aux modifications de la communauté ouvrière, et donc du public du football, ainsi qu'à l'évolution induite par la professionnalisation du football. Dans les années 60, on parait volontiers d'embourgeoisement et d'intégration de la classe ouvrière. En fait, très globalement, l'analyse était pour le moins exagérée. Des travaux récents de Goldthorpe et de quelques autres ⁴ ont montré que la société anglaise restait coupée en deux, un fils d'ouvrier anglais ayant plus de chances que son homologue français ou suédois de devenir ouvrier. La classe ouvrière reste donc à l'écart mais se transforme sous les effets des modifications du travail, la catégorie de semi-skilled vient s'intercaler entre les skilled et les unskilled ⁵, sous les effets des politiques d'urbanisme, notamment dans des villes comme Londres (où l'East-End se vide d'une partie de ses habitants traditionnels), enfin sous les effets de la crise, qui provoque le déclin plus ou moins brutal des grandes industries (charbon, sidérurgie, activités portuaires). Enfin, le chômage vient s'ajouter à la déqualification.

Ces transformations se sont inscrites dans les tribunes des stades. Depuis 1945, « l'ouvrier de l'abondance », l'ouvrier hautement qualifié, s'est vu offrir par les clubs des tribunes couvertes pour se protéger de la pluie, des sièges et même des coussins, des bars pour la bière d'avant-match et celle de la mi-temps ; en même temps, le prix des places a augmenté. Seules les terrasses, le kop, sont restées ouvertes au vent et à la pluie ; c'est l'endroit où l'on reste debout pendant le match, mais aussi d'où l'on jette des projectiles divers sur les supporters de l'autre camp et d'où l'on insulte le gardien de but de l'équipe adverse. Ce sont les occupants du kop qui sont attendus par la police à cheval avec chiens policiers, ce sont les occupants du kop qui se déversent sur les villes visitées. Les hooligans sont là.

Les analyses portant sur les hooligans convergent sur un certain nombre de points. C'est un phénomène qui touche une population majoritairement jeune, entre 17 et 21 ans, appartenant aux couches les plus basses de la classe ouvrière et venant de quartiers où la bande est un des modes de socialisation des adolescents. Souvent, surtout à Londres, la fréquentation des *terraces* est liée à l'appartenance à une des sous-cultures de la jeunesse ouvrière anglaise, comme les skinheads. Outre la recherche de l'affrontement avec les supporters de l'autre camp et les insultes aux joueurs adverses, les manifestations du kop sont aussi tournées contre les spectateurs « respectables », ceux qui sont assis, ou contre certains joueurs comme par exemple les joueurs nouvellement achetés ou les joueurs étrangers, Argentins comme Villa et Ardilès, ou originaires de la Jamaïque. Actuellement se mêlent dans cette sous-culture des terrasses plusieurs courants :

- Pour le premier, qu'on pourrait qualifier de traditionnel. le football est l'occasion de faire revivre quelques valeurs authentiquement prolétariennes comme la bagarre, l'appartenance à une communauté, la bière forte, le culte de la force physique et de la virilité ; ce courant peut être bon enfant et se contenter de parader torse nu en plein hiver, faisant jouer biceps et tatouages, et cassant à coups de pied les distributeurs de chocolat pour en offrir aux petits enfants : ce sont les supporters pauvres des clubs du Nord, comme Newcastle ou Sunderland. Ce courant représente les restes d'une culture ouvrière du football, revivant les vieilles rivalités locales ou régionales. S'ils sont arrêtés, c'est plus souvent pour ivresse.

- Le deuxième courant relèverait d'une forme plus pure de délinquance où le plaisir d'organiser le combat, de ne pas se faire prendre, domine le soutien à l'équipe : un cas récent a été jugé à

Cambridge, ville pourtant très éloignée du paysage industriel à la Manchester, où un « général » qui contrôlait plus de 80 « soldats » a été condamné à cinq ans de prison pour avoir organisé la chasse aux supporters adverses.

- Enfin, le troisième courant, celui qui serait illustré par les skinheads serait une forme plus activiste de défense des valeurs ouvrières traditionnelles : reprenant la glorification des vertus viriles, de la défense du territoire, ils trouvent dans le football et dans les terraces un lieu idéal pour mettre en scène leurs revendications d'appartenance. Plus jeunes que les premiers, plus stylisés (crâne rasé, Doc Martins au pied, jean retroussé et bretelles), il peut aussi leur manquer le territoire et surtout la communauté qu'ils revendiquent : fils de manœuvres, eux-mêmes se destinant au bas de l'échelle sociale ou jouant à se destiner au bas, ils rejouent face à des parents et des familles repliées sur elles-mêmes les valeurs des ancêtres, la gloire des cockneys et de l'East-End. Comme les teddies boys en leur temps qui luttèrent contre la dégradation de leur statut en s'habillant à la mode edwardienne et en déclenchant des émeutes anti-antillaises ⁶, les skinheads, dont la première génération, celle des années 60, chassait le hippy et le Pakistanais, luttent contre la dégradation de leur statut en se réappropriant les stades, en insultant les joueurs jamaïcains et en arborant les insignes et les emblèmes du National Front.

En se professionnalisant et en s'internationalisant, le football a fait des tribunes et des écrans de télévision un nouvel enjeu. En effet, pendant toute une époque, l'horizon de l'équipe était la région ; avec le passage au niveau national, les contacts se sont élargis et notamment la pratique des transferts de joueurs d'un club à un autre afin de pouvoir augmenter ses chances de victoire en coupe ou en championnat ; lorsque les clubs anglais se sont intégrés aux compétitions européennes, cette adhésion a accéléré la rupture entre l'équipe de foot et son public, quand elle n'obligeait pas certains clubs à mettre la clé sous la porte parce qu'ils ne pouvaient pas suivre le rythme des dépenses. En effet, même si le championnat anglais emploie peu de joueurs étrangers, à la différence des championnats italiens, espagnols ou français, les équipes ont souvent perdu leurs assises locales : les vedettes viennent d'Ecosse, d'Irlande, du Nord ou de la région de Londres. Ainsi, le club local n'est plus le moyen de sortir de sa condition ; de même, les structures de gestion du club se sont rationalisées avec la création de postes salariés spécialisés : cette « bureaucratisation » du football a retiré aux supporters l'influence qu'ils pouvaient avoir sur la vie du club. De plus en plus, les supporters se sont trouvés assignés à cette seule fonction de soutien et relégués, pour les plus démunis d'entre eux, dans les *terraces*. Ce nouvel état du football a en quelque sorte multiplié les occasions d'exhiber son authenticité et ses droits face à ce qui apparaît comme une dépossession : face aux supporters adverses, face à l'équipe dirigeante du club, face aux supporters respectables, mais aussi face à la télévision, à l'Angleterre entière si ce n'est au monde entier à l'occasion de la coupe du monde. D'une authenticité locale ou régionale (être de Millwall), on est passé à une authenticité sociale (être un vrai prolétaire), ou nationale (être anglais), ou encore ethnique (être blanc). La multiplicité des enjeux se traduit donc par la coexistence de plusieurs types de supporters et, entre autres, les supporters sans territoire, ceux qui appuient l'équipe dont les supporters sont les plus forts, dont les résultats donnent l'occasion de se produire dans le plus grand nombre d'endroits possibles. Liverpool paie la rançon de sa gloire et de l'autonomisation d'une partie du monde des supporters. La crise économique avec ce qu'elle implique de perte de statut oblige à trouver toutes les occasions d'affirmer son intégrité ; avec le développement du chômage, elle permet paradoxalement que se développent de nouveaux savoir-faire et de nouvelles occupations : dans la culture ouvrière du XIXe siècle, le loisir, et par exemple le football, tirait sa valeur de son opposition au travail ; dans une situation où le loisir forcé peut devenir la règle pour certains, le football, avec la multiplication des rencontres qui impliquent couverture par la presse, déplacements fréquents, fréquentation assidue des autres supporters, peut créer un univers à lui tout seul, sans pôle pouvant contrebalancer son attraction, et développer ainsi des vocations et des possessions.

Dans un tel contexte, la distinction entre vrais et faux supporters est caduque : dans les stades, coexistent des âges du football et des âges de la communauté ouvrière ; l'évolution du premier a accompagné la décadence de la seconde.

Les instances du football mondial et européen ont voulu voir dans les événements de

Bruxelles un mal spécifiquement anglais, d'où les sanctions sévères contre l'ensemble des clubs anglais engagés dans les compétitions internationales. En fait, le développement de la violence autour des stades est un phénomène universel ; sans doute les enjeux ne sont pas identiques, même si, par exemple, les groupuscules d'extrême-droite semblent impliqués un peu partout : ce qui est certain c'est que partout se mêlent des mouvements qui tiennent à la fois des vieilles rivalités locales (supporters du Lazio de Rome contre supporters de l'AS Roma) et de nouvelles rivalités liées à l'internationalisation des compétitions sportives et à la confrontation de nouvelles représentations des « presque autres » européens (ruse latine et barbarie anglo-saxonne). Mais ce qui est peut-être spécifiquement anglais dans cette affaire, c'est que les supporters sont déjà mis au ban du genre humain : «Ce sont des animaux », a souvent dit Madame Thatcher.

Notes

1. Pour une synthèse, voir F. Bédarida, La société anglaise. Arthaud, 1976.
2. Ces analyses s'appuient sur : T. Masan, Association Football and English Society, Londres, 1980 ; les articles de D. Dunning, M. Elias et I. Taylor, in Sociology of Sport : a Reader, 1971 : diverses contributions dans la revue New Society. mai et juin 1985.
3. R. Hoggart. La culture du pauvre. Minuit, 1970.
4. J.H. Goldthorpe et alii, Social Mobility and Class Structure in Modern Britain, Oxford. 1980.
5. Skilled correspond aux ouvriers qualifiés. semi-skilled aux OS, unskilled aux manœuvres.
6. Nottingham et Notting Hill Race Riots en 1958 ; pour une version littéraire, voir Colin MacInness, Les blancs-becs, Gallimard, 1959

